

Le sens et ses approches : à propos des écrits sur la critique de Jean Starobinski

Accompagner l'étude des œuvres, s'en nourrir et se transformer à leur contact, pour mieux les servir en retour : les essais sur la critique recueillis par Jean Starobinski dans *Les Approches du sens* tiennent le rôle qu'il assigne lui-même à la pensée métacritique. La réflexion vigilante qu'il consacre à ce sujet, de fait, est loin de précéder ses propres lectures critiques ; les écrits au fil desquels elle se développe ne figurent pas aux prémisses de l'œuvre. Les premiers textes consacrés par Jean Starobinski au problème des études littéraires paraissent au tournant de 1960. À cette date, il a déjà publié *Montesquieu par lui-même*, sa thèse sur Rousseau, les études rassemblées bientôt dans *L'Œil vivant* et un nombre important d'essais critiques. C'est en réponse à des sollicitations extérieures, liées aux débats intellectuels du moment, que paraissent alors ses premiers écrits métacritiques.

Après la parution de *La Transparence et l'Obstacle*, Jean Starobinski commence à jouir en France d'une reconnaissance importante. L'une des premières interventions publiques que nous lui connaissons au sujet de la critique en témoigne : lorsqu'il répond à l'« Enquête sur la méthode critique » menée par *Les Lettres nouvelles*, la revue littéraire de Maurice Nadeau, Jean Starobinski est interrogé, avec Maurice Blanchot et Georges Poulet, au titre de l'un de « ceux qui par leur travaux ont renouvelé la critique¹ ». Ce n'est pas encore la fameuse polémique Barthes-Picard et la querelle de la « nouvelle critique » qui agitent à ce moment les esprits, mais on peut déjà en déceler certains signes. Par leur parti pris tranché, leur perspective essentiellement biographique, les ouvrages récents d'Henri Guillemin suscitent le débat ; Blanchot, Poulet et Starobinski sont invités à prendre position ; leurs réponses se recourent sur un point fondamental : il n'y a pas de critique sans « préférences subjectives² ». En cela, plus que d'Henri Guillemin, ces trois interprètes s'éloignent de l'ancienne critique positiviste et du principe fondamental de la méthode lansonienne : l'objectivité. Pour eux, la compréhension subjective d'une œuvre implique qu'on la considère comme une réalité vivante et consciente, et non plus comme une chose inerte, un simple document témoignant de la vie de l'auteur. Telle est bien la démarche de Jean Starobinski dans *La Transparence et l'Obstacle* : « analyser la création littéraire de Jean-Jacques comme si elle représentait une action imaginaire³ [...] ». À la suite des *Études sur le temps humain* (1949), de *Michelet par lui-même* (1954) ou de *Littérature et Sensation* (1954), l'œuvre de Jean Starobinski se situe donc, au moment de ses premiers essais métacritiques, dans le sillage de ce qu'on nomme alors la « nouvelle critique⁴ », ou, selon les auteurs et les travaux retenus, la « critique thématique » ou l'« École de Genève ».

D'autres approches critiques émergent cependant au même moment. Elles prennent appui, en général, sur les philosophies ou les sciences humaines alors en vogue : c'est le cas, parmi les plus manifestes, de la psychanalyse existentielle de Sartre (*Saint Genet : comédien et martyr*, 1952), de l'analyse marxiste pratiquée par Lucien Goldmann (*Le Dieu caché*, 1955) ou de la méthode freudienne adoptée par Charles Mauron (*L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, 1957). Puis, dans la décennie suivante et jusqu'au milieu des années 1970, à côté des nouveaux travaux suscités par ces approches, les développements du structuralisme, de la linguistique et de la sémiotique renouvellent en profondeur les études littéraires. Le privilège accordé au signe, l'étude des structures formelles, le postulat de la clôture du texte et une perspective souvent située hors de l'histoire contribuent à la mise entre parenthèses du « sujet », celui de l'auteur comme celui du

¹ Maurice Nadeau dans l'avant-propos à l'« Enquête sur la méthode critique », *Les Lettres nouvelles*, n° 17, 24 juin 1959, p. 2.

² *Ibid.*, « Réponse de Jean Starobinski », p. 13.

³ « Avant-propos » à Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La Transparence et l'Obstacle*, Paris, Librairie Plon, 1957, p. I.

⁴ Georges Poulet est dans les années 1950 l'un des premiers à utiliser l'expression « nouvelle critique », précisément à propos de l'ouvrage de Jean-Pierre Richard, *Littérature et Sensation*, dont il signe la préface. Marcel Raymond (*De Baudelaire au Surréalisme*, 1933) et Albert Béguin (*L'Âme romantique et le Rêve*, 1937) en sont d'après lui les précurseurs.

critique. Apparaît ainsi une « nouvelle nouvelle critique », où l'essentiel est désormais le discours « considéré en lui-même et indépendamment de la source du vécu dont l'œuvre émane⁵. »

Un discours théorique foisonnant prolonge dans ce contexte les diverses mutations critiques. Les préfaces méthodologiques, les numéros thématiques de revue, les colloques sur les « problèmes de la critique » se multiplient. Jean Starobinski accompagne dans une certaine mesure cette tendance, même si les appels viennent pour la plupart de l'extérieur. Le premier texte des *Approches du sens*, « Psychanalyse et critique littéraire » (1959) paraît ainsi dans *Arguments* en réponse à la question « Où en est la critique aujourd'hui ? ». À part quelques essais qui ne semblent pas commandés aussi clairement par les circonstances (notamment « Sur les gestes fondamentaux de la critique », 1971, et « La critique et l'autorité », 1978), les écrits recueillis dans la première partie des *Approches du sens* s'inscrivent dans des contextes institutionnels (leçon inaugurale, colloques) ou éditoriaux (volume thématique, recueil d'hommage, numéros spéciaux de revue) bien précis, auxquels ils font échos.

À les considérer dans leur ensemble, ces textes dressent de façon problématisée un *état des lieux* de la critique dans les années 1960-1970. Ils empruntent pour ce faire une forme et une stratégie complexes. Dans « Les directions nouvelles de la recherche critique », « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire » ou « L'histoire littéraire et les méthodes », on voit d'abord Jean Starobinski décrire dans leurs grandes lignes l'ensemble des orientations méthodologiques présentes : histoire littéraire, critique sociologique, psychanalyse littéraire, stylistique, études structurales et critique thématique. Ce panorama prend pour nous, dans le cadre d'une histoire des études littéraires, la valeur d'un témoignage essentiel. Mais pour son auteur, prit alors dans le feu de l'action, il ne s'agit pas seulement de dresser un tableau neutre de la critique contemporaine : il s'agit de prendre position. Dans ces textes, Jean Starobinski compare et évalue chacune des démarches critiques du moment, il en rappelle les origines et en dégage la valeur, l'intérêt, les apports pour la connaissance de la littérature. Surtout, il met en question les « intentions » des diverses méthodes, et il interroge le « traitement qu'elles réservent à la littérature⁶ », de façon à déterminer leurs limites respectives, voire les défauts et les dangers potentiels qu'elles font peser sur les œuvres.

Ainsi formule-t-il en particulier des « doutes », des « réserves », une « mise en garde » à l'encontre des prétentions « scientifiques » de la psychanalyse et de la sociologie (marxiste) : il y a « danger », prévient-il, lorsque ces techniques préjugent des significations d'une œuvre singulière à partir d'un modèle théorique ou d'une conception *a priori* de la réalité historique ; c'est la « légitimité » même de ces approches qui fait défaut lorsqu'elles imposent leurs résultats comme l'énoncé de conditions suffisantes⁷, ou comme une explication exhaustive. En réalité, la prétention de vérité parfois totalisante de ces démarches dénonce pour Starobinski leur caractère pseudo-scientifique. Car la validité d'une explication véritablement « scientifique », d'après lui, dépend plutôt de sa relativité et de sa limitation : *relativité* des axiomes méthodologiques de cette explication, c'est-à-dire de sa propre *visée*, des questions qu'elles posent, du moment historique et culturel auxquels elle appartient⁸ ; *limitation*, par conséquent, du domaine de réalité que cette « science » aborde, de « l'ordre de faits » qu'elle détermine... On le voit, l'état des lieux de la critique que dresse Jean Starobinski flirte parfois avec la polémique. Celle-ci reste cependant contenue et indirecte. L'auteur évite les attaques *ad hominem*. Son discours comporte à peine quelques accents accusateurs. Les réserves formulées portent sur les démarches critiques, sur leurs conséquences possibles plutôt que sur les critiques eux-mêmes, souvent maintenus dans l'indétermination

⁵ « Marcel Raymond toujours vaillant », interview de François Landry, *Tribune de Genève*, 21 décembre 1977, p. 29.

⁶ « Les directions nouvelles de la recherche critique ».

⁷ « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire ».

⁸ Voir « Les décisions présentes de l'historien ».

(« certains », « d’aucuns », etc.) – précaution rhétorique, peut-être, par laquelle Starobinski cherche à éviter les conflits ouverts, mais qui rend parfois incertaine l’identification des « cibles ».

La forme empruntée par la réflexion métacritique peut s’expliquer autrement : juger les diverses orientations méthodologiques du moment, c’est aussi, pour Jean Starobinski, situer et peut-être justifier, par rapport à elles, sa propre approche critique, les choix fondamentaux qui la supportent. La pensée critique starobinskienne se nourrit certes de la pratique des maîtres et des interprètes qui furent ses proches. Les préfaces, avant-propos ou textes d’hommage consacrés aux amis critiques et recueillis dans la seconde partie des *Approches du sens* en témoignent. Mais si ces textes peignent le paysage de ses *affinités critiques* – avec Marcel Raymond, Boris de Schlœzer, Jean Rousset, Gaëtan Picon, Georges Poulet et Hans Robert Jauss – ils dressent aussi, comme souvent chez lui, son autoportrait oblique. La pensée critique starobinskienne se développe ainsi *en relation*, dans le cadre d’un dialogue attentif avec l’ensemble des possibilités méthodologiques de son époque, que ce soit par adhésion ou par opposition. Pas plus qu’ailleurs dans l’œuvre de Jean Starobinski, on ne trouvera donc dans *Les Approches du sens* l’énoncé univoque et systématique d’une méthode. C’est au fil de la réflexion sur les diverses approches critiques et par touches successives que s’énoncent les principes directeurs de la lecture starobinskienne et quelques-uns de ses fondements esthétiques.

Nourrie et délimitée par les démarches examinées, soucieuse d’éviter et de dépasser leurs écueils, ou énoncée de manière plus directe dans un essai comme « Le texte et l’interprète », une voie plus personnelle se dessine au fil des *Approches du sens*. Cette perspective critique apparaît d’abord comme celle d’un certain œcuménisme critique : pour Starobinski, les techniques d’analyse, dans leur diversité, « se complètent plus qu’elles ne se contredisent⁹ : situer, décrire, analyser, interpréter sont autant d’actes qui devraient se renforcer mutuellement⁹. » Les résidus inexplicables laissés par chaque système interprétatif peuvent être compris de manière plus complète lorsque ces systèmes particuliers acceptent de se céder mutuellement la place. Aussi, les « circuits méthodiques » de chaque technique d’analyse pourront être repris dans un « circuit global¹⁰ », : un « trajet critique¹¹ » diversement actualisé selon les interprètes, les œuvres ou les problèmes abordés, et qui culminera en un « jugement compréhensif » global. D’autre part, la réflexion métacritique se développe, on l’a dit, en relation avec les apports des autres critiques, comme une nouvelle « critique de la critique » : ce que l’auteur pose par là-même, c’est la nécessité d’un recul, d’une prise de hauteur par rapport aux divers regards possibles sur la littérature. Il s’agit ici – et Starobinski en donne l’exemple au moment où il le rappelle – d’interroger le sens même des techniques explicatives, par un redoublement réflexif qui leur fait le plus souvent défaut (ce pourquoi la véritable scientificité leur échappe). Les diverses méthodes, si elles sont toujours capables de se compléter en pratique, sont ainsi relativisées selon leurs présupposés, leurs desseins ou leurs implications, tandis que l’auteur se maintient au niveau d’une « réflexion compréhensive » qui tente d’échapper, elle, à tout « système d’autorité » préétabli¹².

La posture adoptée par Starobinski dans les *Approches du sens* est donc celle du *philosophe*, qui d’un côté explicite, examine et rassemble les diverses méthodes pratiquées, de l’autre tente de les intégrer dans une démarche compréhensive plus large. Cette attitude de la pensée fonde une *herméneutique* : non pas parce qu’elle déploie une technique spécifique de l’interprétation des textes, mais parce qu’elle se propose comme une *réflexion sur* les modalités de cette activité, les moyens et les limites de l’interprétation en général. Dans une certaine mesure, Starobinski réitère par là le mouvement inductif qui conduit Schleiermacher des règles philologiques de son époque (les « herméneutiques spéciales ») à la formulation d’une herméneutique spéculative générale¹³.

⁹ « Considérations sur l’état présent de la critique littéraire ».

¹⁰ « Les directions nouvelles de la recherche critique ».

¹¹ C’est en ces termes que « La relation critique » en donne précisément la description *générale*.

¹² « Les directions nouvelles de la recherche critique ».

¹³ Voir « L’art de comprendre ».

Enfin, la démarche de Starobinski bénéficie du recul de *l'historien*. Il en va ainsi lorsqu'il retrace, dans « Les gestes fondamentaux de la critique », les étapes logiques et chronologiques, les rôles que la critique a adoptés dès ses origines antiques, ou lorsqu'il rappelle comment, dans « L'histoire littéraire et les méthodes », la critique littéraire a pu hériter dès le 19^{ème} siècle des systèmes interprétatifs et des prétentions à la vérité des nouvelles « sciences humaines ».

C'est par le biais de ce recul réflexif polyvalent que la pensée de Jean Starobinski tente de s'arracher à la relativité inéluctable des « points de vue ». En cherchant à poser d'une façon plus large « la question du sens et du but », elle réunit dans sa compréhension, « selon l'exigence universalisante de la raison¹⁴ », l'ensemble de ces points de vue. Cette aspiration au sens et à l'universel appelle un perfectionnement des instruments d'analyse transmis par l'histoire, elle vise un *progrès* qui justifie précisément la « critique des critiques ». L'avenir qu'elle espère ne détient pourtant *a priori* « aucune autorité contraignante¹⁵ ». Le propre de la raison critique, pour Jean Starobinski, est de considérer sa tâche comme perpétuellement inachevée : le réel comme la littérature, dans leur luxuriante particularité, ne cessent de la déborder et de la maintenir en éveil.

Michaël Comte
Université de Lausanne

¹⁴ « Les décisions présentes de l'historien ».

¹⁵ « La critique et l'autorité ».